

# /art absolument/

## ODONCHIMEG DAVAADORJ, PETITS THÉÂTRES DU DESSIN

De petits visages tracés comme autant de médallions reliés les uns aux autres par des fils venant suggérer une arborescence ou un grand dessin d'oiseau, portant figure humaine sur son torse, derrière lequel l'artiste vient volontiers se cacher : la visite de l'atelier parisien d'Odonchimeg Davaadorj à la Drawing Factory qui l'accueillait de mars à septembre 2021 donnait un juste aperçu de la liberté qui habite sa pratique. Primée par le jury du Prix Art Absolument @ Drawing Factory – avec à la clef une exposition à l'espace de la revue –, elle revient sur les glissements du langage qui animent son dessin, où le vivant se montre dans son hybridation.

ENTRETIEN AVEC TOM LAURENT

### Lauréats du Prix Art Absolument @ Drawing Factory (avec Quentin Spohn)

Espace Art Absolument, Paris  
Du 14 avril au 28 mai 2022

### Devenir [un autre] animal / Exposition personnelle à l'Orangerie

Domaine départemental de Chamarande  
Du 26 mars au 18 septembre 2022 /  
Du 4 juin au 18 septembre 2022

### Drawing Now Art Fair (avec la galerie Backslash)

Carreau du Temple, Paris. Du 19 au 22 mai 2022

**TOM LAURENT** C'est au sein de la Drawing Factory que nous nous sommes rencontrés, dont l'équipe promeut un dessin élargi, où se joue des pratiques au-delà du support papier... Peux-tu revenir sur ton propre parcours dans son rapport au dessin, dans ses frottements et ses combinaisons avec d'autres médiums ?

**ODONCHIMEG DAVAADORJ** Pour moi, le dessin représente une économie de moyens, dans tous les sens du terme. C'est une pratique très directe : j'en vois le résultat de manière immédiate et d'une certaine manière, on ne peut pas tricher avec le dessin, donc j'y trouve une forme d'honnêteté. Il y a aussi son caractère universel, qui fait que même enfant, alors que je vivais dans un village en Mongolie, un environnement où ce qui avait trait à l'art n'existait pas, j'ai pu le pratiquer. Mais je ne connaissais alors rien à l'art : à l'adolescence, je préférais confectionner des vêtements et je ne suis rentrée pour la première fois dans un musée qu'à l'âge de 22 ans ! Il n'y en avait tout simplement pas là où j'ai grandi... Quand, à cet âge-là, je suis arrivée aux Beaux-Arts de Cergy, c'est cette immédiateté qui m'a attirée vers le dessin, qui m'est aussi apparu plus libre au fur et à mesure. Même lorsque je me suis intéressée à d'autres médiums, le dessin était toujours là comme un fondement, et j'ai pu y intégrer d'autres matériaux comme le fil. Pour moi, l'expérimentation est importante et le dessin possède une forme de légèreté qui la facilite.

Dans plusieurs de tes expositions, tu as montré ton travail de manière très libre, souvent hors voire sans cadre, connectant tes différents travaux. Ainsi, parmi d'autres exemples, de la toile de *La Forêt qui s'effondre* tenue au mur par des branches lors de ton diplôme en 2016, faisant son entrée dans l'espace du spectateur. Qu'est-ce qui dicte cette volonté de lien ?

Quand je me trouve devant un mur où je vais accrocher mes dessins, j'y vois une sorte de scène. Le théâtre est assez lointain pour moi, mais *En attendant Godot* m'a beaucoup marquée, m'inspirant l'idée de monter une sorte de spectacle avec mes dessins. Dans la pièce de Beckett, c'est le spectateur qui va créer ses liens, et je me suis dit que c'était possible même si mes dessins ne composent pas forcément une suite narrative. Pour induire ces liens, j'ai pu utiliser des fils ou une branche, par exemple, qui va créer du mouvement et des amorces de sens. Mais le résultat n'est pas mathématique : je fonctionne à l'instinct, je teste au moment de faire mon installation, car il s'agit plus d'un questionnement que d'une réponse que je donnerais.

Cette évocation d'un « petit théâtre » était d'ailleurs suggérée par un rideau rouge lors de l'exposition *Phusis* en 2021 à la galerie Backslash...

Oui, et les fils y jouaient d'ailleurs un rôle conducteur, avec certains couplages, mais sans forcément les suivre pour garder disponibles d'autres associations. Mais plus que le théâtre, c'est la danse contemporaine qui me retient – Pina Bausch en particulier, à qui je dois l'utilisation de la terre dans mes expositions. Quand j'ai vu la terre sur scène, c'était la nature qui rentrait dans la pièce !

Une branche pour un clou, un visage pour une oreille, un cœur comme une carte... Ce principe d'équivalence entre les êtres et les choses, ou entre les choses entre elles, revient-il souvent dans ton œuvre ?

Quand j'étais enfant, j'imaginai qu'un petit bouchon de bouteille pouvait être une table où s'asseoir. Il y a peut-être une prolongation de ce principe dans mon travail. J'aime bien que l'on puisse se dire qu'il y a plusieurs options, que l'on change son point de vue en changeant le contexte. Au fond, cette imagination permet de modifier largement le regard.

Par rapport à ce lien entre les êtres – humains, animaux ou végétaux –, ne le montres-tu pas aussi comme étant « rompu » ?

Dernièrement, j'ai commencé à isoler de plus en plus mes figures. J'ai le sentiment que plus séparant, on peut aussi mieux regarder. Dans la série que je viens de réaliser, elles se détachent du papier comme des organismes, des cellules. Par contre, le plus important pour moi, c'est de dessiner le vivant, car celui-ci crée des histoires de manière infinie.



How to grow. 2021, aquarelle sur papier, 65 x 50 cm.

Au moment où tu as commencé à maîtriser le français, tu t'es lancée dans la poésie dans cette langue – plutôt que le mongol, ta langue natale. Que t'apportait le français alors ? Plus globalement, comment cette expérience poétique du langage innerve-t-elle ton travail ?

J'ai appris le français par nécessité lorsque je suis arrivée ici, mais dans le même temps – cela m'a pris trois ans environ –, j'ai découvert un autre univers, notamment en écoutant des chansons françaises. Et j'ai eu besoin d'écrire ce sentiment, ce que j'ai fait avec les moyens de la poésie, ce que c'est une forme immédiate, un peu comme le dessin. Avec la poésie, il est possible de dire beaucoup en très peu de mots, que ce soit une émotion ou une idée. Et comme traduire du mongol au français me semblait une pratique en soi, j'ai préféré faire confiance à mon français, même peu assuré : on n'a pas

besoin de beaucoup de mots pour exprimer des émotions sincères. Aujourd'hui encore, quand je lis de la poésie, des images m'arrivent qui peuvent nourrir mon dessin. C'est souvent leur étrangeté qui m'intéresse. Le même processus existe avec les erreurs qui se glissent dans le langage : si j'entends quelqu'un dire « écouter avec ma bouche », par exemple, cette image peut se traduire dans mon travail par un fil partant d'une bouche. Mais mes inspirations peuvent tout autant venir d'Instagram ou d'un de mes propres rêves. Banale ou pas, il y a une histoire derrière chacun de mes dessins !

### Odonchimeg Davaadorj en quelques dates

Née en 1990 en Mongolie. Vit et travaille à Paris. Représentée par la galerie Backslash, Paris.

- 2021 | *Phusis*, galerie Backslash, Paris
  - | *Even the reach out to kiss you*, Transpalette, Bourges
  - | *Résidence à la traversée*, Paris
  - | *Salon de la mort II*, The Bridge – galerie Christian Berst, Paris
- 2020 | *Exposition-vitrine #6*, CAC La traverse, Alfortville, 2020
  - | Nominée pour le Prix Drawing Now 2020-21
- 2019 | *Nominée*, galerie Backslash, Paris
  - | *Matters of Concern*, La Verrière Hermès, Bruxelles
  - | *Figures de l'animal*, CAC Meymac